CHAPITRE XIII.

De la nouvelle maladie syphilitique qui a paru depuis peu en Canada.

On a vu depuis peu en Canada, particulièrement à la baie de Saint-Paul, une espèce nouvelle de la maladie vénérienne, à laquelle on a donné le nom de *Mal de la baie de Saint-Paul*. Cette maladie a fait, en peu d'années, chez le Canadiens, des progrès aussi rapides que funestes. Les pères la transmettent à leurs enfans, et elle se communique par les alimens et par les boissons. Lorsqu'elle s'est déclarée dans une famille, il est rare qu'elle en épargne un seul individu. Le virus paroît pénétrer dans certains corps par le moyen de l'absorption, et y séjourner quelquefois des années entières sans se manifester; enfin, le mal paroît, et présente dans sa troisième période tous les accidens de la vérole. Souvent les malades traînent, jusqu'à un âge très-avancé, une déplorable existence; ils perdent successivement le nez, les yeux, la partie molle du palais, et quelquefois même la partie inférieure du crâne. Les habitans appellent cette maladie le *Mal anglais*, parce qu'ils prétendent que c'est d'eux qu'elle leur est venue. Cependant on la connoît en différens endroits sous d'autres dénominations : à la baie de Saint-Paul on l'appelle *Maladie des éboulemens*; dans les environs

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0387-4

de Boucherville, on lui donne le nom de *Lusta cruo*; à Berthier et à Sorel, celui de *Mal de chicot*. Dans plusieurs districts, on la désigne par les noms de *vilain mal*, *mauvais mal*, *gros mal*; et le peuple la nomme, dans les endroits où elle n'est connue que depuis peu, *la Maladie allemande*, comme si elle y eût été apportée par les troupes allemandes. Cependant la dénomination la plus commune est celle de *Mal anglais*.

En 1785, on trouva dans le Canada cinq mille huit cent personnes infectées de cette maladie, sans compter celles qui ne déclarèrent pas qu'elles en étoient atteintes; cependant elle étoit encore inconnue alors à tous les Indiens du voisinage.

Elle s'annonce, dès son invasion, par de petites pustules aux lèvres, à la langue, dans l'intérieur de la bouche, et plus rarement aux parties de la génération. Ces pustules sont d'une espèce corrosive et rongeante, et l'on a vu des enfans auxquels elles avoient presque détruit la langue. Elles ressemblent d'abord à de petits aphthes remplis d'une humeur blanchâtre et puriforme. Cette humeur a une telle virulence, qu'elle infecte ceux qui mangent avec la cuiller des malades ou qui boivent dans leur verre, ceux qui fument avec leur pipe. On a même observé qu'elle se communique par le linge, les vêtemens, etc.

Soit que ce virus ait été introduit dans quelques ulcères par la voie de l'absorption, soit qu'il se soit développé spontanément, et sans qu'il y ait eu aucune

exulcération extérieure, il se manifeste par des dépôts considérables, ou par des douleurs nocturnes dans les os. Ces douleurs se calment quand les ulcères paroissent dans l'intérieur de la bouche ou à la surface des tégumens; mais ces symptômes sont fréquemment accompagnés d'engorgemens des glandes du cou, des aisselles, et même de véritables bubons inguinaux. Ces engorgemens s'enflamment et suppurent quelquefois, et, dans certains cas, ils deviennent durs et indolens. Quelques malades ressentent aussi, dans différentes parties du corps, des douleurs qui sont plus sensibles pendant la nuit, ou lorsqu'ils se livrent à de violens exercices du corps; et c'est ce qui arrive à l'époque que l'on peut regarder comme la seconde période de la maladie.

Pendant la troisième, il se forme sur différentes parties extérieures du corps des exulcérations du genre des dartres, qui occasionnent des démangeaisons considérables. Ces dartres ne sont pas permanentes; elles disparoissent quelquefois pour se montrer de nouveau. Les os du nez, ceux du palais, du crâne, du pubis, des cuisses, des bras et des mains sont attaqués de caries; il s'y forme des tophus. Enfin, les maux de poitrine et la toux surviennent; l'appétit diminue; la vue, l'odorat et l'ouïe se perdent; et la chute des cheveux est un des derniers accidens qui annoncent la fin prochaine du malade. Quelquefois tous les symptômes paroissent simultanément dès le commencement de la maladie.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0389-8

Dans quelques cas, les malades traînent long-temps une vie misérable, et passent même jusqu'à dix-neuf ans dans ce déplorable état. Un malade qui avoit ainsi langui pendant douze ans, couvert d'ulcères et de tumeurs osseuses, perdit en outre un de ses mollets par exulcération.

Il est cependant certaines constitutions qui ne paroissent pas être aussi susceptibles de contracter cette maladie. On voit, en effet, des personnes qui résistent pendant plusieurs années; néanmoins les deux sexes et tous les âges y sont en général également exposés.

Cette maladie est sur-tout contagieuse dans les seconde et troisième périodes.

On a vu des cas où elle est restée *latente* dans le corps pendant des années entières, sans se manifester par le moindre symptôme.

Le préjugé dominant est qu'elle n'attaque qu'une fois dans la vie, de même que la petite vérole; mais l'expérience dément cette opinion.

Chez quelques personnes, elle se termine par une gangrène mortelle, qui attaque les orteils. Le docteur *Bowman*, qui a fait connoître cette maladie, en a vu des exemples. Un jeune homme perdit aussi les deux pieds; un autre perdit une jambe, qui se détacha à l'articulation du genou. Tous deux cependant conservèrent la vie.

Ordinairement les accidens s'aggravent après quelques jours d'usage des remèdes; mais ils disparoissent ensuite.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0390-1 DFG

Les draps de lit, le linge et les autres meubles à l'usage des malades, doivent être soigneusement lavés et lessivés avant que d'autres personnes s'en servent.

C'est sur-tout par l'acte vénérien que le mal se communique, et l'on doit s'en abstenir pendant tout le traitement.

Parmi les personnes qui en sont infectées, les enfans sont en grand nombre; mais le même médecin en a vu se rétablir sans remède. Et ce fait est prouvé par l'exemple d'un nommé John Simar, qui est actuellement âgé de dix-neuf ans : il a été attaqué de cette maladie dès son plus bas âge ; il n'a jamais fait usage d'aucun remède, et sa mère discontinua même de l'allaiter pendant qu'elle se faisoit traiter de la même affection. Il paroît que quelques enfans en ont été préservés par le traitement qu'avoient auparavant subi leurs mères, quoiqu'elles n'eussent point été radicalemen guéries.

Il n'est aucun remède imaginable que l'ignorance, la superstition ou la nécessité, n'aient porté les Canadiens à essayer contre les ravages de ce fléau.

Les racines de patience et de bardane, la salsepareille, etc., sont les remèdes qu'on emploie communément avec apparence de succès : on s'est surtout bien trouvé de la décoction des branches et de l'écorce d'une espèce de pin appelée en anglais *Hemlock spruce*, Sapinette de Canada (*Pinus canadensis*). Le docteur *Bowman* a observé que ce remède

accéléroit beaucoup la guérison, quoiqu'il n'ait point vu qu'il l'ait opérée radicalement sans le secours du mercure : il a aussi remarqué que cette écorce pouvoit être employée comme tonique, ainsi que le quinquina.

Sur les représentations du gouverneur *Hamilton*, (qui fit parvenir au gouvernement anglais le rapport détaillé d'où j'ai tiré ces notes,) on envoya d'Angleterre, en 1736, au Canada six chirurgiens chargés de donner des secours gratuits aux malheureux habitans, particulièrement à ceux attaqués de ce mal affreux, et de s'appliquer à en prévenir les ravages, qui s'étendoient sur des familles entières.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette maladie, c'est qu'elle attaque rarement les parties de la génération, et qu'on peut la contracter sans aucune cohabitation avec les personnes qui en sont infectées, et même sans attouchement immédiat.

Il me paroît d'autant plus important de fixer l'attention sur ces deux particularités, qu'elles tendent à éclaircir quelques passages des auteurs qui ont écrit les premiers sur la maladie syphilitique. Ils s'accordent à dire que la vérole s'annonçoit de la même manière que le mal dont il est question ici, lorsqu'elle commença à paroître en Europe, et dans les premiers vingt ou trente ans qui suivirent; et beaucoup d'écrivains qui en ont parlé dans ce même espace de temps, ne font pas mention que les organes de la génération aient été affectés. Tout bien considéré, cette maladie

contagieuse et épidémique en Canada, et le Sibbens dont nous parlerons dans le chapitre suivant, me paroissent présenter l'image identique de la vérole du XVe siècle.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0393-9